

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA DÉFENSE

SACY, CLAUDE-LOUIS-MICHEL DE

Opuscul dramatique — 1778

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LA DÉFENSE	5
-------------------------	----------

LA DÉFENSE

SCÈNE PREMIÈRE

Céphise, Nérine.

CÉPHISE *(sortant d'une allée)*

Arrêtons-nous ici ; ne passons point au-delà de ces bornes. C'est là que commence cette Terre de Champfleur, qui fut, tu le sais, enlevée à mon père par le père du Comte. L'arrêt, qui la donna à notre persécuteur m'enleva les deux tiers de mon patrimoine.

5

NÉRINE

Convenez aussi, Madame, que Monsieur votre père était un plaideur bien maladroît. Il ne portait chez ses Juges que l'équité de sa cause. Oh ! Cet homme-là ne savait pas solliciter.

CÉPHISE

Mon père jugeait des autres par lui-même ; il aurait cru insulter un juge, si...

10

NÉRINE

Oh ! Rien n'est plus clément que ces messieurs : ils pardonnent généreusement ces sortes d'offenses.

CÉPHISE

Quoi qu'il en soit, mon père m'a laissé la Terre de Ronville. Elle suffirait à mes désirs, si, des fenêtres de mon Château, et de tous les lieux de mon Domaine, je n'avais pas le chagrin de voir ce séjour, qui dut être mon héritage, habité par le fils de mon plus mortel ennemi. 15

NÉRINE

Mais, si ce chagrin est si cuisant, dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vos promenades s'adressent presque toujours vers les bornes de la Terre de Champfleur. Ce n'est pas que je soupçonne là-dedans aucun dessein de rencontrer le Comte : je fais que vous le haïssez, que vous le détestez. 20

CÉPHISE

Oui, sans doute, je le déteste. N'as-tu pas vu toi-même, lorsque nous le rencontrâmes il y a huit jours, comme je détournai la tête, comme je passai fièrement sans le regarder ? Je crus remarquer cependant qu'il avait la démarche noble, l'air assez doux, le maintien honnête, et le regard spirituel. 25

NÉRINE

Et vous avez vu tout cela, Madame, en détournant la tête, et en passant fièrement sans regarder le Comte ?

CÉPHISE

Je me suis informée de lui, dans l'espérance de trouver de nouveaux motifs à ma haine. Mais la voix publique le peint comme un homme vrai dans ses discours, grand dans ses procédés, et charmant dans la société. Je ne l'en hais pas moins ; je te défends de me parler de lui, et surtout d'avoir jamais la moindre liaison avec son Valentin. 30

NÉRINE

Je vous obéirai, Madame ; j'ai cru remarquer, il est vrai, que ce Valentin est un gaillard assez bien fait, que sa figure inspire la gaieté. J'ai vu tout cela du coin de l'oeil ; en passant fièrement, sans le regarder. Je sais d'ailleurs qu'il a des talents, qu'il est quelque fois le conseil de son maître, et qu'avec sa première femme, il était d'une douceur d'une complaisance !... Enfin, c'est un homme impayable !

35

CÉPHISE

Eh ! Qui t'en a tant appris ?

NÉRINE

La voix publique, Madame.

40

CÉPHISE

Je n'aurais jamais cru que la renommée s'occupât de Monsieur Valentin.

NÉRINE

Ce ne serait pas le premier faquin que sa trompette aurait célébré en France... Mais, Madame, je l'aperçois qui s'avance avec le Comte à travers ce bosquet.

CÉPHISE

Tu ne l'as vu qu'une seule fois du coin de l'oeil, et tu le reconnais de si loin ?

45

NÉRINE

Eh ! Madame, j'ai le coup-d'oeil d'une justesse étonnante.

CÉPHISE

Éloignons-nous, Nérine : aussi bien ce lieu n'a rien d'attrayant ; ce bosquet, qui appartient au Comte, n'a qu'un aspect maussade, des buissons hideux, des arbres mal plantés, des rochers arides ; il l'a cependant fait 50 entourer d'un fossé, et en a fait défendre l'entrée par une barrière, comme s'il avait craint que je ne fusse tentée d'y entrer. Ah ! Qu'il soit tranquille ; cet endroit n'est pas assez agréable pour m'attirer.

NÉRINE

Hâtons-nous de fuir, Madame. Le Comté approche avec Valentin ; rentrons au Château. 55

CÉPHISE

Non : je ne veux pas tant m'éloigner, je Veux faire quelques tours dans ces allées. Si je disparaissais tout-à-coup, ce serait lui montrer de la haine ; en nous promenant ici près, sans le regarder, c'est lui montrer du mépris, et le mépris est bien plus offensant que la haine. Éloignons-nous, mais en marchant doucement, sans paraître ni le voir, ni le 60 craindre.

SCÈNE II

Le Comte, Valentin.

(Tandis que Valentin ouvre la barrière, le Comte s'avance à grands pas vers Céphise qui s'en va.)

LE COMTE *(à Valentin)*

Hâte-toi d'ouvrir la barrière. Madame, ... deux mots..., je vous en conjure, et je vous délivre d'un aspect qui vous est odieux. J'étais dans ce bosquet ; j'ai cru que vous désiriez d'y entrer : je suis accouru pour 65

vous en ouvrir la barrière, et me retirer aussitôt ; c'est le seul motif de ma démarche... Vous ne répondez rien... Vous me fuyez... Que vous êtes injuste !

VALENTIN

Voilà des femmes bien taciturnes ! Mais, Monsieur, pourquoi vous obstiner à poursuivre une veuve qui vous fuit, qui vous hait ? Il y en a tant d'autres qui ne font pas si sévères !

70

LE COMTE

Ne t'en prends qu'à ma destinée, Valentin : le sort a voulu que je fusse amoureux de la seule femme qui a le droit de me haïr. Depuis l'instant où je la rencontrai, je ne respire que pour elle, et rien ne peut bannir son image de mon coeur.

75

VALENTIN

Puisque vous êtes sans détour avec moi ; je serai franc avec vous ; et je vous avouerai que cette Nérine, compagne inséparable de Céphise, a mis toute ma raison en déroute. Depuis la mort de ma pauvre femme, que j'ai tant pleurée, et que je vous ai vu pleurer si amèrement que j'ai cru, à vous dire vrai, que vous en étiez un peu veuf aussi, je n'ai point encore vu de minois qui ait fait autant d'impression sur moi que celui de Nérine. Elle me donne des distractions, dont vous pouvez vous apercevoir. Vous me grondâtes l'autre jour, parce que votre garde-robe était en désordre ; c'était Nérine qui en était cause. Hier je vous présentai à boire, lorsque vous me demandiez votre chapeau ; c'est que je revois à Nérine. Ce matin, dans le mémoire que je vous ai présenté vous avez trouvé une erreur de cinquante écus à mon avantage ; c'est encore une distraction que Nérine m'a causée.

80

85

LE COMTE

Je te les pardonne toutes, si tu peux me ménager une entrevue avec Céphise... Rêve, imagine, et vois par quel moyen...

90

VALENTIN

J'en connais un... qui pourrait réussir... Permettez-moi seulement d'arracher ce poteau que vous voyez là-bas.

LE COMTE

Je te permets tout : mais je ne puis deviner ce que ce poteau peut avoir de commun avec un rendez- vous.

(Il veut arracher le poteau.)

(Le Comte accourt, et lui prête la main.)

VALENTIN

Je vous expliquerai tout cela. C'est le diable qui l'a planté là : on ne peut pas l'arracher. Venez donc m'aider, Monsieur. Allons, du courage..., encore un effort !... Ah ! Nous l'avons enfin.

95

LE COMTE

Eh bien ! Que prétends-tu en faire ?

VALENTIN

Je veux le planter à l'entrée de ce bosquet ; dont nous laisserons la barrière ouverte.

100

LE COMTE

Eh ! Pourquoi, quel est ton but ?

VALENTIN

Lisez ce qui est écrit sur ce poteau : Défense d'entrer ici, sous peine d'amende.

LE COMTE

J'ai beau rêver, je ne vois pas ton dessein.

VALENTIN

Vous connaissez bien peu les femmes ! Vous avez offert à Céphise
l'entrée du bosquet, elle l'a refusée ; rien de plus naturel : mais quand
elle viendra ici avec sa Nérine, et qu'elles liront cette défense d'aller
plus avant, je vous réponds que la tentation d'y entrer les prendra aus-
sitôt. Nous nous tiendrons cachés derrière ces arbres, et nous leur fe-
rons payer l'amende. C'est bien dommage que l'on n'ait pas mis, sous
peine de punition corporelle. Mais, si vous voulez, je ferai votre Rece-
veur des amendes. Hâtons-nous de nous cacher ; je les aperçois qui re-
viennent sur leurs pas.

LE COMTE

Ton idée ne me paraît pas mauvaise. Mais, si elle réussissait, cela mon-
trerait dans Céphise une femme qui ne rendrait pas mon sort bien doux,
si je parvenais à l'épouser.

VALENTIN

Rien n'est si aisé, Monsieur, que de mener une femme qui se plaît à
contredire ; il faut paraître avec elle toujours dasirer le contraire de ce

qu'on désire, et vouloir ce qu'on ne veut pas. C'est le moyen d'obtenir ce qu'on veut. Ce poteau en fera la preuve : cachons-nous au plus vite. 120

SCÈNE III

Céphise, Nérine.

CÉPHISE

Ils se sont retirés... As-tu vu quelle fierté j'ai mise dans mon silence, lorsqu'il m'a offert l'entrée de son bosquet ; je n'ai pas même daigné lui prononcer un refus.

NÉRINE

Et que dites-vous de mon indifférence ? Je n'ai pas même tourné la tête pour regarder Valentin... Mais que vois-je ? Défense d'entrer ici, sous peine d'amende ? Ce poteau-là n'était point ici, il n'y a qu'un instant, 125

CÉPHISE

Quel orgueil ! Il l'a mis là lui-même tout exprès pour se venger de mon indifférence, et me faire sentir qu'il est le maître de mon patrimoine.

NÉRINE

Allons, Madame, éloignons-nous. Ce bosquet n'a qu'un aspect maussade, des arbres mal plantés, des rochers affreux. 130

CÉPHISE

Mais non... Je n'en avais pas encore bien examiné le local. Si ce lieu n'avait pas quel que beau coté, il ne nous en aurait pas défendu l'entrée. Plus je le regarde, moins il me déplaît : la nature y est belle dans son horreur. Ces rochers font un assez bel effet. Ces bouquets d'arbres n'ont 135

point l'ennuyeuse symétrie d'un parc ; je ne sais, mais il me semble que l'air, qu'on respire dans ce bosquet, doit être délicieux.

NÉRINE

Il me le semble aussi, Madame ; j'aime jusqu'à ces buissons, que je ne voyais qu'avec dégoût, il y a un moment. Si vous vouliez m'en croire, nous entrerions ici, ne fût ce que pour montrer au Comte le peu de cas 140 que nous faisons de sa défense.

CÉPHISE

J'en suis tentée de même : mais qui fait, si cette démarche n'est pas dangereuse ; et si le Comte n'est pas dans ce bosquet ?

(Elles entrent.)

NÉRINE

Que craignez-vous, Madame ? Votre Garde-chasse est à deux pas d'ici ; votre fermier fait labourer ce champ voisin. Le plus grand risque que 145 nous courions, c'est de payer l'amende. Venez, Madame.

CÉPHISE

Reposons-nous sur ce gazon. En effet, cet ombrage est d'une fraîcheur délicieuse : que cet air est pur !... Mais j'entends du bruit dans ces buissons.

NÉRINE

Ce n'est rien, Madame, c'est quelque lièvre que nous aurons fait lever. 150

CÉPHISE

Ce bruit m'inquiète...

NÉRINE

Quoi ! Madame, un lièvre vous fait peur ? Pour moi, au fond du bois le plus épais, je ne tremblerais pas.

SCÈNE IV

Le Comte, Céphise, Nérine, Valentin.

LE COMTE *(paraissant tout-à-coup)*

Eh bien, Madame, j'ai donc obtenu par ma défense, ce que vous aviez refusé à mes prières ; et vous avez enfin daigné mettre le pied sur ma Terre ? 155

CÉPHISE *(fièrement)*

Sur votre Terre, Monsieur !

LE COMTE

Je sais, Madame, que le procès était des plus obscurs, que les avis des Jurisconsultes étaient partagés, et que, dans une affaire si embrouillée, les Juges ont pu prendre la vraisemblance pour la vérité. Mais, Madame, s'ils se sont trompés, il serait un moyen de réparer leur erreur. Vous voyez à vos pieds l'amant le plus tendre, qui deviendrait l'époux le plus fidèle, si vous vouliez accepter, sa main, son coeur et son bien. 160

CÉPHISE

Nous unir, Monsieur ! Avez-vous pu concevoir un tel dessein ? Savez-vous que j'ai juré à mon père de vous haïr toute ma vie. 165

LE COMTE

J'en ai juré autant au mien et je fais gloire d'être parjure. Cessez, belle Céphise, de me voir avec les yeux de la haine. Ne refusez pas de rentrer dans vos biens. Mon coeur en est un qui peut-être n'est pas indigne de vous.

170

CÉPHISE

Hé bien ! Nérine...

NÉRINE

Hé bien ! Madame.

CÉPHISE

Qu'en dis-tu ?

NÉRINE

Qu'à votre place, un château..., un Comté..., de gros biens,...

CÉPHISE

Non : ce n'est pas là ce qui me touche, Comte, je reçois l'offre de votre main. Mais gardez tous vos biens, ma fortune me suffit.

175

(Il l'embrasse.)

VALENTIN

Nous oublions, Monsieur, qu'il y a des amendes à recevoir. Faites payer Madame ; je me charge de Nérine. Ne fais point la sévère. Ta maîtresse épouse mon maître malgré un ancien procès. Tes aïeux et les miens

n'eurent jamais de procès ensemble ; il serait ridicule de n'en pas faire
autant. 180

NÉRINE

Allons, il faut céder.

VALENTIN

Je savais bien, moi, que ce poteau réussirait, et que le meilleur fruit,
c'est le fruit défendu.